

Le bureau du receveur du canal et la rangée de maisons qui s'étendait le long de Nervi-street jusqu'au Merchants' Hotel, ont été dévorés par le feu. Cet hôtel a lui-même beaucoup souffert.

L'HONNÊTE ASSASSIN.

Le 27 juin 1820, plusieurs gentilshommes de la cour de Charles X, étaient réunis dans les salons du marquis de Montélas, officier de la garde royale.

La conversation était animée. On discutait des droits du peuple.

—Le peuple a les moments bien furieux, disait le marquis.

—Oui, mais il s'apaise au moment où, répondit le duc...

—Et d'ailleurs, la populace n'est pas disposée et les masses ne sont pas prêtes, dit un jeune lieutenant.

—Qu'en savez-vous ? demanda le marquis. Avez-vous sondé les blessures que les braves étrangers ont faites aux Français, pour connaître le degré de leur maladie ? Les esprits sont depuis longtemps irrités et mécontents. Eh ! croyez-moi, Messieurs, les Bourbons sont sur un terrain bien glissant.

—Qu'avez-vous donc, marquis, dit le jeune lieutenant, seriez-vous membre de quelque société secrète ?

Non, Monsieur le baron. Je suis noble comme vous, mais j'ai toujours pensé que ces hommes à la figure sombre et malade, qui incendient et se traitent à la porte des hôpitaux, sont des hommes capables d'énergie et de courage ; et moi-même j'ai vu le peuple face à face : sa misère m'a effrayé !

—C'est sa faute, dit le duc... avec fatuité.

—Sa faute, répondit le marquis, et comment cela ?

—Pourquoi a-t-il voulu changer les choses établies ? Il voulait prendre notre place en 89, et c'est 89 qui l'a tué.

—Oh ! Messieurs, dit le marquis, il me suffit de vous raconter un fait qui m'est arrivé, et vous verrez si le peuple a tort ou raison.

—Écoutez, répondit le lieutenant, mais prenez garde, marquis, vous semez ici la propagande, et si l'on vous entendait, on pourrait nous prendre pour des disciples de Marat ou des amis de l'usurpation.

Le marquis sourit ironiquement et commença ainsi :

Par une nuit froide et silencieuse de 1820, je traversais le faubourg Saint-Germain, je me rendais chez moi. Arrivé rue du Bac, je fus arrêté par un homme, jeune encore, qui me saisit fortement les deux mains, et me dit d'une voix sourde et tremblante : " De l'argent, monsieur, de l'argent ? J'ai faim ! "

Je fis quelques pas en arrière et après de vains efforts pour me débarrasser de ses étreintes vivantes.

—Que voulez-vous donc, lui dis-je ?

—Je vous l'ai déjà demandé, répondit-il : de l'argent. Oh ! mais dépêchez-vous, ne me forcez pas à commettre un crime. Hâtez-vous, ma tête se perd. De l'argent ? de l'argent...

D'abord j'avais eu peur, j'étais sans armes et peu propre à lutter corps à corps avec cet individu. Mais l'accent avec lequel il avait prononcé ces mots : " Ne me forcez pas à commettre un crime ! " me rendit pensif et me fit réfléchir.

—Décidément, marquis, vous êtes un philosophe. Réfléchir entre les mains d'un voleur, cela vaut la croix, dit le lieutenant avec raillerie !

—Vous eussiez réfléchi comme moi, répondit le marquis. L'homme a parfois des accents et des mots qui frappent l'âme la plus dure.

—Merci dit le lieutenant, continuez, je vous prie... Eh ! bien vous ne répondez pas, reprit avec force mon inconnu. Vous devez avoir de l'or cependant, car, à cette heure, vous sortez de quelques salons dorés où l'atmosphère est chaude et parfumée. Vous avez joué sans doute en riant du peuple, étendu sur les devans de quelque riche appartement dont les fenêtres sont garnies de rideaux épais et élégans, vous avez dépensé les heures de votre nuit, qu'importe ; vous dormirez demain : Oh ! oui vous devez avoir de l'argent !

—J'en ai, dis-je, lâchez-moi ?

Je cherchais, et je trouvais dans mon gousset quelques pièces d'or échappées aux tables de jeu. Je les lui donnai.

—Maintenant, laissez-moi partir, ajoutai-je.

—A moi tout cela, s'écriait-il ! Oh ! mais c'est trop, beaucoup trop. Je ne veux que du pain, moi. Je ne suis pas un voleur. Monsieur ! Si je vous ai arrêté ainsi, c'est que, voyez-vous depuis deux jours je n'ai pas mangé, depuis deux jours je sens la faim qui me dévore, et pas une main bienfaisante n'est venue à mon secours ! Oh ! c'est que mes amis sont tous comme moi ! Vous ne pouvez pas comprendre ce qu'il y a de poignant à voir sa femme et sa fille, une enfant de dix ans, se tordre sous la main de fer du malheur. Oh ! non, vous ne sauriez le comprendre, car vous êtes tout jeune, et vous n'avez ni femme, ni

enfant ! Puis, vous êtes riche... Oh ! les riches, les riches !... Il s'agitait avec rage...

—Partez ! lui dis-je, fesse Dieu que ce soit la misère qui vous ait réduit là, car alors la cause détruirait l'effet.

—Oh ! oui monsieur, je vais partir, mais je veux avant que vous sachiez qui je suis : je ne suis pas un paresseux, depuis long-tems je n'ai pas d'ouvrage... Tenez Monsieur, reprenez cet or, j'étais fou ; je saurai mourir en homme d'honneur.

Et cet étrange individu qui peu de tems auparavant me menaçait la colère dans la voix, était là qui pleurait, la poitrine oppressée, comme un enfant qui tremble devant un châtement.

Je ne comprenais rien à cette scène étrange.

Le vent qui soufflait avec violence vint se briser sur le visage de ce malheureux, il reprit tout à fait sa raison.

—Prenez cet or, lui dis-je, je vous le donne !

—Non, non, ni attendant, ni voleur.

—Eh ! bien, mon ami, je vous le prête, et je le lui remis dans la main.

A ce moment, un bruit de pas se fit entendre au loin, c'était une patrouille.

—Merci, me dit-il, les larmes aux yeux, merci. Oh ! ne parlez jamais de cela, Monsieur, je vous en supplie ; dites-moi votre nom, que je le bénisse.

—J'hésitai.

—Vous avez peur de moi, murmura-t-il ?

—Non, mon ami ! " Le marquis de Montélas. "

—Merci, Monsieur le marquis quoiqu'il arrive, souvenez-vous de Frédéric Barrand. Il disparut.

Je continuai ma route. Il était jour quand je rentrai chez-moi.

—En avez-vous entendu parler, demanda le duc...

—Trois mois après, le paquet contenant les quatre louis que j'avais prêtés à cet homme.

—Comment ! dirent les gentilshommes étonnés, les louis que vous lui donniez ?

—Oui, ils étaient accompagnés d'une lettre dans laquelle on me disait que si le peuple devenait roi, le marquis de Montélas serait sous le pied de Frédéric Barrand. Et maintenant, qu'en pensez-vous, Messieurs ?

—Je pense que c'est un héros de Walter-Scott, répondit le lieutenant.

—Et moi, dit le marquis, je pense que c'est un homme du peuple, sans pain, sans travail, et poussé au crime par la misère. Réunissez dix mille hommes comme cela, et vous ne leur opposerez pas de barrières insurmontables ; voilà comment germent les révolutions.

—Vous m'effrayez, marquis, dit le lieutenant, si le Roi vous entendait ?

—Je ne pense pas, baron, répondit froidement le marquis, que ces paroles viennent aux oreilles du Roi : mais s'il en était ainsi, je voudrais qu'il les entendit et qu'il les comprît. Ce sang du roi Louis XIV a marqué la terre et l'a rendue bien glissante !

—Vous êtes fou ! marquis ; d'ailleurs, les ministres sont là pour arrêter le mal.

—Il ne suffit pas de l'arrêter, baron, il faut l'éviter. Et que font les ministres ? Souvenez-vous de 89 ! Quand un homme a commis un crime, on ne coupe pas les bras qui l'ont exécuté, mais la tête qui l'a conçu ! Les ministres sont les membres de la monarchie, mais la tête, c'est le Roi !

—Le peuple ne bougera pas, vous dis-je, reprit le lieutenant, et s'il en était ainsi, on le ferait rentrer dans l'ordre sans tirer l'épée du fourreau.

Comme il prononçait ces mots, un feu de peloton se fit entendre dans la rue, et plusieurs balles vinrent siffler devant la croisée.

—Qu'en pensez-vous, lieutenant, demanda le marquis ?

—Je ne place pas mes louis sur la sang de mes frères, répondit sèchement le marquis, puis se tournant vers les autres officiers : — Si vous n'en croyez, nous irons au quartier.

—Oui, dit le baron, c'est à nous de calmer ces furieux. Quand ils nous verront, ils comprendront qu'ils ne doivent pas demander de comptes à leur souverain maître et qu'ils doivent obéir.

Les officiers sortirent.

Le lendemain de ce jour, la révolte régnait en souveraine. C'était partout cris et tumultes, cadavres et blessés. Les rues étaient barrées, et la cavalerie venait se heurter inutilement contre ces murailles composées de pavés et de combattans. Le drapeau tricolore flottait sur plusieurs édifices. Il était midi, et le peuple assiégeait l'Hôtel de Ville. C'était quelque chose de saint et de hideux à la fois, que cette bataille entre des hommes parlant la même langue, et qui n'avait